

Réflexions sur le virus

Quel que soit le nom qu'on lui donne (Corona) ou le chiffre qu'on lui attribue (Covid 19), c'est un virus ! Sa nocivité nous contraint à nous confiner, à nous protéger, à nous soigner, à chercher le vaccin et le médicament adaptés et surtout à soigner les malades et accompagner les mourants. Plus encore, il nous invite à repenser notre société, les rapports sociaux, la mondialisation... Il nous invite aussi à réfléchir sur le virus et son action – à commencer par la question de son identité. C'est aussi poser la question de son origine : d'où vient-il ? Par cette question on entre en philosophie : quelle est la place d'un virus dans le monde des vivants et qu'implique-t-il sur la compréhension de la notion même de vie ? Mais aussi : pourquoi ce virus existe-t-il ? Et donc : quelle est la volonté de Dieu ? Vient ensuite une autre série d'interrogations sur la manière de réagir face à l'action de ce virus : au plan médical, épidémiologique et sanitaire. Et donc plus largement sur nos sociétés humaines, au plan national et mondial : quelles conditions de vie ou de survie (sélection naturelle ou pas) ? Sur ce thème, voici quelques remarques théologiques enracinées dans un regard sur la nature.

1. Le virus et le plan de Dieu

Nous avons appris à nous protéger de la malice de certains virus par les vaccins et de guérir leurs victimes avec des médicaments, mais voilà qu'une mutation a eu lieu et que notre savoir est en défaut. Notre première question porte sur ce fait de mutation.

Le virus est le stade le plus élémentaire dans le monde des vivants. Comme tout vivant, il se reproduit. Or dans le monde des vivants la reproduction n'est pas une copie. Nous le savons bien : en humanité, même si les enfants ressemblent à leurs parents, ils n'en sont pas la copie conforme. Chaque être humain a une vie singulière irréductible à celle de ses ancêtres. Ainsi de toute reproduction dans le monde des vivants : elle apporte du nouveau. Le Covid 19 est le fruit d'une mutation.

Le fait qu'il y ait une mutation ne nous surprend pas, même si cette mutation, comme toutes les autres, est imprévisible – plus précisément, imprédictible pour la recherche scientifique. C'est un fait. Alors une question se pose : pourquoi Dieu a-t-il fait un monde où advient non seulement l'imprévu, mais l'imprévisible ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait un monde où tout serait bien réglé, prévu ou prévisible à l'avance ? La question se pose en tout domaine, depuis le plus élémentaire de la vie jusqu'à l'humanité, osons chercher à comprendre que l'imprévisible est un don de Dieu !

Pour répondre à cette question, il me semble indispensable de regarder l'histoire de la vie : des millions et des millions d'années depuis les premières formes jusqu'à *Homo Sapiens*, l'homme moderne ! Au cours de ces milliers de millions d'années, le grand arbre des vivants a grandi ; à sa pointe, tard venue (relativement, puisque ce ne sont que des dizaines de milliers d'années), se trouve l'humanité et avec elle la pensée, la parole et la responsabilité. Ce chemin a été fait par les vivants. Il n'a pas été imposé comme un moule préconçu, puisque,

comme le dit saint Thomas d'Aquin, « Dieu donne aux créatures la dignité d'être cause » (S.T. Ia q 86). Pour ce qui nous concerne, Dieu donne aux vivants de donner une vie où il y a un espace pour du neuf, imprévu et même imprévisible. Cet espace (d'aucuns diraient « ce jeu ») est ouvert pour faire mieux. Lorsque Dieu donne aux créatures la responsabilité de leur développement, il ouvre une porte sur du neuf, du mieux-être et du meilleur. Tout cela se déroule depuis des millions d'années et advient encore. Ainsi les mutations médicalement improbables et scientifiquement imprédictibles ne sont pas une malédiction, mais le déploiement d'un désir d'être, pour le mieux.

Deux perspectives s'ouvrent. Selon la première, puisque les mutations sont imprévisibles (aléatoires), l'histoire des vivants est sous le signe du hasard ; le maître mot est alors « absurde » (un non-sens disent les anglo-saxons), ou, pire encore, « cruel », car selon une célèbre parole de Staline, « c'est toujours la mort qui gagne ». Selon la seconde, l'imprévisible est une porte ouverte sur un avenir où le meilleur est possible, sans être imposé. Il doit être réalisé par les créatures elles-mêmes – à tout niveau – selon leurs capacités et donc selon des limites qui sont la source de l'imprévisibilité de tout ce qui advient au cours du temps. C'est dans cette perspective que prend naissance la « question du sens ». Plus encore. Si l'on admet que les millions d'années ont conduit les éléments du monde vivant à l'avènement de l'esprit, il faut reconnaître une orientation dans le cours de l'histoire de la vie, une finalité, un but à atteindre... Toute la difficulté est de le voir. C'est d'autant plus difficile qu'il y a pluralité de regards – qui ne sont en rien le fruit de la naïveté.

Un premier regard est celui de l'observation des faits relevés par les sciences et de leur analyse. Une philosophie de la nature est possible. Elle existe, puisqu'au milieu du siècle précédent, quand ces découvertes factuelles et les perspectives générales de l'évolution s'imposaient dans le monde cultivé, de l'intérieur de la science, une des plus éminentes figures de la pensée chrétienne, Teilhard de Chardin a montré que l'histoire de la vie ne se comprenait que si on reconnaît un point d'attraction vers lequel converge l'histoire des vivants, le Point Oméga. Si cette lettre vient de la tradition chrétienne, le propos vient d'abord d'Aristote. Celui-ci fonde sa cosmologie sur un principe d'attraction quand il écrit : « Il y a quelque chose qui meut sans être mû, en étant éternel et substance et acte. Or meuvent de cette façon le désirable et le pensable » (*Métaphysique*, Livre Lambda 7,25). Cette reconnaissance invite les scientifiques à avoir recours à un principe de finalité quand ils étudient le monde des vivants (de l'embryon à Gaïa et aujourd'hui même à l'exobiologie).

Un autre regard posé sur l'imprévisible s'accorde à cette perspective. On peut alors oser dire que par l'imprévu se réalise un projet : celui de Dieu qui donne à tous, du plus élémentaire (un virus) au plus complexe (l'être humain), d'être acteur pour qu'advienne l'esprit, la parole, la pensée, l'amour, la grâce – la foi, l'espérance et la charité. Ce regard est celui de la foi. Il donne son plein sens à la parole de Jésus, la dernière qui fut prononcée en public selon l'évangile de Jean : « *Elevé de terre, j'attirerai tout à moi* » (Jn 12, 32). Tout ? Oui, l'humanité entière et avec elle l'immense aventure de la création. L'imprévisible est alors la trace de la liberté donnée aux vivants dans le cours de leur existence, ouverte sur la nouveauté.

2. *Le virus et les défis de la vie*

Qu'est-ce qu'un virus ? Pour les biologistes, un virus occupe une place singulière. Certains le considèrent comme un être vivant, tandis que d'autres lui refusent cette qualité. La différence entre ces deux perspectives vient de l'appréciation de ce qui manque à un virus pour être un « vivant » au sens plénier du terme : l'autonomie pour se reproduire. Les virus ne peuvent se reproduire seuls. Ils doivent « coloniser » d'autres organismes vivants et utiliser leurs éléments à son avantage.

La situation frontière du virus donne sens à une image très présente dans la vision traditionnelle de la nature. Selon un schéma issu du néoplatonisme, la création (par émanation) peut être représentée par une ligne continue qui va du meilleur au plus pauvre, tant au plan de la complexité que des aptitudes. Ainsi se trace une « échelle des êtres » : en bas se trouve la matière inerte et brute, qui est pure passivité ; en haut, se tient Dieu qui est acte pur. L'échelle franchit les étapes de la qualité d'être par des degrés selon un schéma gradué : matière inerte, vie végétale, vie animale, vie humaine et enfin vie des êtres spirituels, les anges et les archanges, au plus près de Dieu. Ce schéma est assumé dans la théologie classique. Thomas d'Aquin le reprend quand il écrit : « Un regard attentif surprend cette diversité des êtres dans toute une gradation : au-dessus des corps inanimés sont les plantes ; au-dessus de celles-ci les animaux dépourvus de raison ; au-dessus de ces derniers, les substances intelligentes ; et en chacun de ces degrés, cette diversité qui fait les uns plus parfaits que les autres au point que le premier des êtres de la hiérarchie inférieure est voisin de la hiérarchie supérieure et vice versa » (*Contra Gentiles*, III, 97, Paris, Cerf, 1993, p. 620). Ce schéma a été repensé avec la construction de la théorie de l'évolution. Celle-ci est née lorsque l'exploration de notre planète a montré que le nombre des espèces et les différences entre elles étaient si vastes que la figure de l'échelle n'avait plus de sens ; pour cette raison, Lamarck le premier a tracé une arborescence – avant qu'on comprenne comment s'est faite la croissance de cet arbre selon les « mécanismes de l'évolution ». Le schéma implique une continuité et à la frontière se trouvent des êtres qui participent de la catégorie inférieure et de la catégorie supérieure. Le virus se place dans cet étagement. Il assure la continuité entre les premiers échelons de la grande échelle des êtres.

Le virus comme tel n'a rien de mauvais en soi. Il est un maillon dans une chaîne. Sans ce maillon, la chaîne des vivants serait interrompue. La difficulté vient du fait que c'est une position d'équilibre en tension entre des contraires – des contraires, pas des contradictoires !

Cette situation permet de voir que la vie n'est pas une activité qui puisse être comprise seulement par la seule considération d'un organisme isolé, mais qu'il faut situer les vivants dans un ensemble : un réseau de relations, leur espèce, les écosystèmes... De ce constat, naît la question posée par le nouveau virus, fruit d'une mutation imprévisible qui laisse les humains démunis. Le virus pose la question de la relation à autre que soi. Cette situation est

au coeur de toute philosophie du vivant : un vivant ne vit qu'en synergie avec d'autres. Cette relation relève de l'échange : on prend et on donne, ou encore : on reçoit et on partage, ou encore : on est en compétition et en collaboration ! Cet élément fondamental de la vie prend en humanité une dimension radicale dont l'écologie est la partie la plus visible.

Le virus peut être pris comme « métaphore » pour s'interroger sur le sens de la vie sociale. La vie est-elle seulement le combat qui vient d'être évoqué ? Les exigences de lutte présentes dans la vie la plus élémentaire comme au sommet de l'arbre de la vie sont-elles le dernier mot de la définition scientifique du vivant ? Existe-t-il une autre perspective ? Tel est l'enjeu de notre réflexion éveillée par la présence du Covid-19. Ce que nous appelons « nature » désigne la totalité des êtres qui existent et qui sont solidaires. La question est donc celle des échanges entre vivants. Comment ces échanges doivent-ils être réglés de manière à ce qu'un élément ne détruise pas les autres au point de les faire disparaître et de périr lui-même ?

Le maître mot qui apparaît est alors le terme « équilibre ». La notion est au cœur des sciences de la vie. On appelle équilibre une situation d'égalité dont l'image mère est celle de la balance traditionnelle ; elle est en équilibre quand des forces égales agissent sur les deux plateaux. La notion se généralise en mécanique où on parle d'équilibre stable et d'équilibre instable. Cette notion est appliquée aux vivants qui sont un point d'équilibre dynamique atteint par des éléments interactifs. Tout vivant est un équilibre dynamique entre des états internes (température, pression artérielle...) et des échanges avec le milieu (nourriture...), La question qui habite l'interrogation sur le Coronavirus vient du fait que cet équilibre n'est jamais acquis une fois pour toutes : il y a une évolution interne (croissance et vieillissement...) qui passe par des phases différenciées de développement ou de régression. Il y a une évolution dans un ensemble de vivants interactifs – où les virus jouent leur rôle.

La question posée est donc de savoir ce qu'est la vie. Est-elle seulement un équilibre précaire dans les transformations qui font le vivant ? Ne faut-il pas aller plus avant et reconnaître que la vie est la capacité d'un être de s'éprouver soi-même comme « soi » existant dans sa singularité, mais aussi en relation avec les autres vivants ? Ce que l'écologie comme science considère avec rigueur. L'écologie ainsi comprise n'est pas seulement l'analyse des interactions entre vivants, elle pose la question du sens d'une évolution qui résulte d'ajustements qui ne sont jamais totalement prévisibles. C'est à ce point que la philosophie de la nature doit aller plus avant. Peut-on éluder la question de la finalité ? Non, si on considère que l'arbre des vivants a grandi en complexité en corrélation avec la croissance de la conscience de soi : de la conscience aveugle à la conscience réfléchie. Nous voici revenu à ce point décisif pour l'humanité où l'important n'est pas seulement de vivre (de survivre), mais de s'interroger sur sa vie et de lui donner un sens. Ainsi la biologie conduit à des questions d'anthropologie et à des considérations morales ou spirituelles.

3. La vie humaine

La vie humaine se définit donc comme une vie où la conscience de soi se fait réflexive : non seulement faire et savoir faire, mais connaître le faire de son savoir-faire – ce

qui ouvre sur la question de la raison de faire et donc celle de la responsabilité. Il s'agit des besoins fondamentaux du vivant : se mouvoir, se nourrir, se reproduire, s'adapter... Cette situation suppose la conscience de soi en relation avec qui permet d'être soi ce qui commence par la relation avec ceux qui sont à l'origine de sa propre vie : la naissance à la parole qui suppose distance et reconnaissance de ceux qui ont donné la vie.

3.1. Une vie en société

En humanité, la parole n'est pas seulement un moyen de communication pratique et efficace ; la parole demande à être « habitée » ; cette exigence est l'attestation de la transcendance de l'esprit, dont le corrélat est une vive sensibilité – et de ce fait, une plus grande vulnérabilité. Le corps humain est plus sensible et plus délicat que celui des animaux ; sa fragilité est le corrélat de son ouverture sur le monde de l'esprit et de la relation dans la liberté et la confiance qui lui est corrélative.

C'est de ce point que se définit la vie humaine qui est bien plus que la forme la plus primitive apparue avec les virus et les bactéries. La vie humaine est caractérisée par la parole qui est la marque spécifique de l'humanité dans le monde des vivants. Il en résulte une exigence de solidarité. Cette richesse d'être suppose une conscience de soi en relation avec autrui. C'est ce qui est mis en évidence de manière radicale par le covid 19. Il montre la nécessité de passer du « besoin » au « désir ».

L'homme moderne se croyait « maître et possesseur de la nature ». Il découvre sa vulnérabilité. Le virus nous rappelle donc que la vulnérabilité fait partie de la condition humaine. En humanité, l'ouverture sur le monde de l'esprit est corrélée à la parole qui met le sujet humain vivant avec autrui. La contrainte de confinement pose cette question aux pays riches (car hélas c'est du luxe pour la plupart des habitants de la Planète Terre).

3.2. Le défi du confinement

En France, le confinement est une occasion pour repenser nos habitudes. La difficulté de le vivre montre que l'être humain est un être social. C'est un appel à grandir dans la liberté et l'occasion de prendre conscience de nos limites. Il peut aussi être une source de peur et d'une affirmation de soi dans la protection de ses avantages avec des refus de partager. Il peut être, au contraire, un appel à la générosité.

1. En temps de confinement, les violences conjugales se sont développées. En effet, vivre dans un espace restreint, c'est devoir réduire son horizon et se trouver face à la difficulté de devoir communiquer vraiment, car habituellement la communication se fait sur des registres pratiques avec des gestes répétitifs accomplis sans engagement personnel. Il y a aussi le développement des ressentiments, des déceptions, des rancœurs... Le visage de l'humanité n'est pas celui du sourire et de la paix.

La réflexion sur ces thèmes est ainsi un rappel sur les exigences de l'éducation qui passe par la réflexion : quels choix, quelles priorités... ? Quel renouvellement ? Quelle mémoire retrouver ou garder ? Quels liens couper pour grandir dans la liberté et l'efficacité

pour l'essentiel ? La « retraite spirituelle » est pour les chrétiens l'occasion de cette réflexion. Le confinement peut en tenir lieu ! Il peut être aussi l'occasion de renouer avec l'exigence rappelée par Pascal : « J'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre » (*Pensées*, édit. de La Pléiade, p. 583) et sans doute plus encore en paix dans son cœur et dans sa tête.

Le confinement peut être aussi l'occasion de la découverte du dévouement quotidien (souvent celui des femmes) dans le souci de la nourriture, du marché, des provisions, de la propreté, de la présence qui ouvre sur des horizons.

Mais aussi et surtout peut-être, c'est l'occasion de jeter un regard sur le travail et les « travailleurs ». La hiérarchie doit être changée, parce que l'on perçoit que les livreurs, les chauffeurs-routiers, les aides-soignantes, les manutentionnaires... sont plus utiles et valeureux que ceux qui se targuent de leurs études dans des Écoles de Commerce !

2. L'homme étant un « animal politique », ces antagonismes concernent notre société. Une situation exemplaire est donnée en France par l'ubuesque situation de l'usage du « masque ». La lutte contre l'épidémie suppose des protections. Le masque médical est une protection de base, aussi simple que nécessaire. En France, une entreprise faisait des masques médicaux – en abondance et avec une possibilité de faire davantage. Elle marchait très bien ; il n'y avait pas de difficulté de production ni de commercialisation. Rien ne justifiait une fermeture et un transfert outre-mer. Pourtant ce fut décidé pour d'évidentes raisons financières : le même produit fabriqué en Tunisie rapportait plus. L'importation des masques faits à l'étranger étant difficile en temps d'épidémie (production et commercialisation...) la France manque de masques et elle ne peut en produire suffisamment dans des temps très brefs... Ainsi une économie où le primat est accordé à la rentabilité et à l'estimation des valeurs à la Bourse manifeste son inadaptation à la réalité. Plus généralement, la crise suscitée par le virus montre que les instances qui nous régissent étaient aveugles sur la fragilité des réseaux de relation et les liens de dépendance.

L'épidémie peut être une occasion de réfléchir et de manifester ses bonnes intentions. Mais hélas, sitôt la difficulté passées, les vieux démons peuvent revenir ! Il n'est pas sûr que l'on puisse conduire la réflexion politique qui s'impose pour changer les modes et les objectifs de notre vivre ensemble aux dimensions de l'humanité et ainsi de fonder une mondialisation qui ne soit pas la domination d'intérêts financiers ou d'ambition de régenter les peuples. Ce constat conduit à ne pas méconnaître la chance d'avoir pris comme principe de vie l'Évangile.

3. Dans ce contexte culturel et moral (individuel ou social) les exigences spirituelles prennent place. Le christianisme devrait y trouver l'espace pour s'y enraciner et se développer. Sur ce point, il est remarquable de constater que notre société montre sa cruelle indifférence dans le traitement imposé lors des décès : impossible de vivre le deuil et de poser les actes qui fondent la solidarité des générations, des familles, des corporations...

La première exigence est d'ouvrir un horizon d'espérance. En prononçant le mot « espérance », j'ai vive conscience que le mot est inséparable de la douloureuse expérience de

se heurter à ses propres limites. La souffrance qui en résulte (en l'occurrence l'épidémie et les difficultés pour y faire face) doit être l'occasion d'une naissance à une vie qui ne se contente pas des appels au bonheur présenté dans la morale hédoniste qui règne. Le virus insaisissable brise notre suffisance.

Reconnaître la fragilité de la vie appelle à une meilleure responsabilité et donc à bien autre chose que le confinement complice du repli sur soi. L'exemple donné par le personnel de santé (soignants, infirmières, médecins et autres acteurs...) est clair : la générosité est le maître mot qui donne la note juste quand on parle de « charité ».

Reconnaître ses limites invite à avoir conscience de la fragilité de nos avancées technologiques présentées comme des victoires. Le savoir peut être une prison ou susciter des illusions, quand on l'imagine définitif et totalisant. La foi est sur ce point exemplaire pour ouvrir une voie qui transfigure notre présent.

L'épreuve du confinement nous apprend aussi que les communautés chrétiennes doivent se fonder sur des liens de fraternité qui doivent être constants et pour cela ne mépriser aucun des moyens de communication pour en faire des actes de communion, selon la parole du Christ : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18, .

Pour finir

Au terme de ces rapides remarques qui cherchent à enraciner dans la nature les exigences du surnaturel, il apparaît nécessaire de donner (ou de retrouver) une finalité à notre vie en sa précarité rappelée par la diffusion du virus. Sans finalité, les choix ne sont que souci de soi ce qui est source d'oppression et de destruction. Sans finalité, il est impossible de construire un monde qui va au-delà de l'immédiat. Sans finalité le désir s'enferme dans l'ordre du besoin.

Au seuil de la vigile pascale, les chrétiens allument le cierge pascal où il est écrit que le Ressuscité est *l'Alpha et l'Oméga*, le commencement et la fin, Celui en qui réside toute plénitude et qui attire tout à lui.

Toulouse, 22 avril 2020

Jean-Michel Maldamé